

Ville triste

MENTALEMENT POSÉ, un accord de septième diminuée, do, ré dièse, fa dièse, la, do, souligné dans le grave par la subtile dissonance d'un octave en fa naturel. Cet accord qui suggère par sa magie une interrogation inquiète, presque douloureuse. Puis, sur une pédale obstinée en ré dièse, des arabesques chromatiques se dessinent avec lenteur, au gré de cette musique intérieure, mélancolique et floue, qu'il laisse onduler en lui-même, avec des modulations enharmoniques. Non qu'il soit créateur, ni technicien, et il sait très bien que ces fantômes sonores s'appuient sur des réminiscences, plus ou moins conscientes ; dans le cas présent, *La plainte au loin du faune*, de Paul Dukas. Mais ce n'est pas cela qui importe : la pensée incertaine peut trouver une sorte d'expression du sentiment dans cette musique silencieuse qui passe comme des nuages au fond de lui-même.

Cependant qu'il va au hasard dans la ville^a. « Il fait novembre en mon âme », disait l'autre. Qui donc, au fait. Ah oui, Verhaeren. La pluie, menue et froide, la nuit, qui a posé un couvercle de brume au dessus des lumières crues de la rue. C'est en effet novembre. Et il pleut toujours quand on est triste. À moins que ce soit l'inverse : il pleut, donc je suis triste, selon William James, ou je suis triste, donc il pleut,

a. Si la ville est évidemment Grenoble, le trajet du narrateur est moins sûr. On en devine cependant une partie sur le quai de rive gauche de l'Isère, du pont suspendu au jardin de l'Île Verte, avec retour par l'avenue Maréchal Randon et la place Notre-Dame.

selon moi. Querelle stérile, et même consternante, conclut-il, agacé. Agacé contre lui-même, contre les autres piétons qui le chargent aveuglément sous leurs parapluies laqués d'eau. Est-il instrument aussi inesthétique que celui-là ? et les autos qui se suivent bêtement avec leurs codes aveuglants.

Sous l'auvent d'un magasin, cet horrible mendiant phocomèle^a mise sur l'effet qu'il produit sur les passants, avec son pantalon soigneusement retroussé pour exhiber les appareils de métal et de plastique rosâtre qui terminent ses moignons, cependant qu'avec un demi-bras prolongé de deux doigts il gratte une guitare. Et ce grand escogriffe barbu, coiffé d'un bonnet de laine crasseux, appuyé contre un mur, qui renifle d'un air de défi un flacon bleu, tandis que l'odeur écœurante de l'éther flotte autour de lui. Plus loin, dans l'embrasure d'une porte, deux clochards et une clocharde, dont la déchéance serre le cœur, font circuler entre eux une bouteille de vin rouge. S'entonner ainsi dans le froid cette nauséuse piquette, est-ce pour se réchauffer ou pour oublier ? Lui-même ne croit pas aux effets euphoriques de l'alcool, et n'a jamais été tenté de boire plus que de raison. Mais on aimerait comprendre les motifs des alcooliques et savoir si le vin peut leur rendre un peu de leur paradis perdu — à supposer qu'ils en aient jadis habité un. Seulement, l'univers des autres est le plus souvent impénétrable. Comme il est triste, pourtant, de les voir si nombreux tenus à l'écart des vraies richesses.

Ainsi, devant l'entrée d'un Prisunic, ce moustachu qui braille dans un idiome qu'il doit se figurer être de l'anglais, en pinçant, plutôt à contre-temps, les cordes d'un banjo. Il cherche un instant à se rappeler les vers de *Barrack room ballads* où Kipling évoque par de savantes allitérations la sonorité métallique de cet instrument. Bon, impossible de

a. Dont les membres sont réduits à leur seule extrémité (pieds et mains reliés au tronc).

remettre la main dessus ; au diable ces trous de mémoire. Il n'y a que la vraie musique pour vaincre l'oubli. Sans les variations de Bach, personne ne connaîtrait Goldberg ; sans les trois quatuors de l'op. 59, le nom de Rasoumovsky serait totalement effacé, aussi bien que celui de Kreutzer ou de Diabelli. Encore heureux cette époque où de grands seigneurs riches offraient des ducats aux musiciens, sans se douter, comme Goldberg, que c'est seulement grâce à un obscur cantor que leur nom passerait à la postérité. On voit mal un nabab d'aujourd'hui « sponsoriser » (puisqu'il paraît que c'est le terme officiel) un quatuor ou une sonate.

Et pourtant la musique n'est-elle pas le mode d'expression suprême qui soit accordé à la condition humaine ? Il repense soudain au deuxième *Klavierstück* en mi bémol majeur de Schubert, qu'il écoutait ce matin : le premier thème, très viennois, d'une gentillesse un peu placide, brusquement coupé par le second thème, un ostinato fiévreux à la basse bourdonnant d'un battement de tierces ; enfin le troisième, bouleversant, avec cet accent unique des œuvres posthumes de Schubert. Dans l'insolite tonalité de la bémol mineur s'exprime une infinie mélancolie, mais pudique, fraternelle, et quelque chose de volontaire. Une de ces mélodies continues, comme toujours renaissant d'elles-mêmes, telles qu'on voudrait ne les voir jamais cesser. Tandis que la vulgarité de fer blanc de ce banjo, qu'il laisse maintenant derrière lui, en hâtant inconsciemment le pas . . .

La pluie est froide, crue, dirait-on. Son imperméable tient bon, pourtant, et de même son chapeau, d'où dégouline un filet d'eau quand il baisse la tête, comme à présent, pour slalomer entre les flaques dont l'une, couverte d'une pellicule d'huile, s'orne d'irisations moirées, note de couleur bien inattendue dans cette nuit pluvieuse. Il lui revient en mémoire un poème composé en rêve par son inconscient et dont il a retenu le début, pour l'avoir transcrit dès son réveil :

« La pluie vint
 chuchoter sa confiance monotone,
 larmes glissant sur les vitrages
 où se brouille la vue du monde extérieur,
 gouttes floquant les flaques de métal ;
 milliers de pieds imperceptibles
 effleurant les rues grises et les jardins morts,
 taches foncées des murs mouillés,
 humide friselis des tuiles vernissées d'eau.
 Elle tissa sa trame sur un ciel d'étain,
 amuit tous les bruits sous un murmure incer-
 tain. . . »

Mais cela, c'est la pluie vue et entendue d'en haut, à la Verlaine, au niveau des toits. Tandis que celle sous laquelle il marche n'a rien de poétique : son bruit est couvert par le roulement omniprésent des autos. Le macadam mouillé est encore plus noir et repoussant que d'ordinaire. Les passants, cachés sous leurs parapluies ou engoncés dans leurs manteaux, ne sont plus que des fantômes indistincts ; on se sent absolument isolé, plus seul que jamais dans la foule qui vous ignore. « Cœur pensif ne sait où il va », dit le proverbe. Il se souvient de tels dimanches d'hiver, au temps de sa lointaine jeunesse, où il marchait à grands pas, presque furieux, au long du Rhône jaunâtre. Il trouvait une sorte de poésie amère et dépouillée dans les grues noires du port fluvial, les péniches à l'arrêt, les grands réservoirs à gaz en métal sombre. Se faisant gloire de cette solitude, alors, tandis qu'il allait, songeur, vers le grand pont de fer gris qui traverse le confluent. Jeunesse, oui, avec ses désespoirs cosmiques, et pourtant cette espérance invincible de trouver un jour le bonheur. Et maintenant. . . Ah, vienne l'été, où il pourra repartir, comme dit le negro spiritual, « *On my way, got on my travellin' shoes* ». Même si désormais la vieillesse alourdit ses jambes, subsiste la joie de la libération, loin de la ville

sale et bruyante, sur les hauteurs si familières et pourtant toujours neuves.

Un passant le bouscule, sans s'excuser — on ne s'excuse jamais dans cette contrée — et le ramène brutalement à un présent froid, obscur, pluvieux. Trop de monde, décidément. Il tourne à droite, enfile une ruelle qui traverse le quartier arabe : la tête dans les épaules, frileux, ils semblent encore plus perdus que d'ordinaire ; certains n'ont qu'une veste mouillée sur les épaules, d'autres pataugent dans les flaques, chaussés de vieux baskets, avec une indifférence fataliste. À travers les vitres embuées d'un café tunisien, il en voit, groupés autour d'un thé à la menthe ; ils ne parlent guère et ne sourient pas. Il y a des gens pour s'étonner que les maghrébins ne soient pas gais. Et comment l'être, dans l'exil ? lui, au moins, se trouve dans son pays, parmi ses compatriotes, même s'ils se montrent bougons et peu causants.

Le voilà sur le quai, et il respire mieux. Comme toujours, la magie des reflets aquatiques joue à plein : cette rivière, si peu avenante le jour, toute noircie de ses affluents schisteux, n'est plus que le miroir, mobile et ondulant, des lumières qui la bordent. L'eau bruit contre les piles d'un pont, mêle des tourbillons de noirceurs stygiennes à des filets brillants qui les soulignent d'un trait souple. Sur le parapet s'accrochent des gouttes de pluie irisées. Les lumières reflétées de la colline jouent, comme si elles naissaient du plus profond des eaux. De la pire laideur peut donc surgir la beauté.

Et cependant

« Je suis frappé d'une sorte de fin. . . un grand vau-
tour

battant des ailes m'envoie l'odeur insupportable
de l'inanité,

La fatigue que le jour qui vient ne ramène aucun
changement. »

« Te voilà avec les mots plaintifs de Besme, dans *La*

Ville de Claudel. Toi aussi, tu erres dans la ville, sans but précis, sachant uniquement que tu es seul, et que la solitude constante n'est pas bonne. Parce que désormais ta vie ne te peut apporter de changement, sinon en pire. Tu n'as plus guère d'avenir, et tu manques pitoyablement de confiance ou d'espérance. On ne peut rien contre l'absence, surtout quand il s'agit de l'irréversible absence qu'impose la mort de l'être aimé. Ce qui fut ne sera plus, ce qui sera ne t'appartient pas, et je ne possède que ces minutes présentes, froides et mouillées, si promptes à disparaître déjà dans un passé hors de toute portée. Mais c'est là un des aspects de la condition humaine, non mon malheur particulier. Et se laisser aller à un pessimisme stérile ne mène à rien. Je me souviens d'avoir écrit dans mon carnet, un lointain premier janvier, que cette nouvelle année débutait sous de fâcheux auspices qui m'en faisaient bien mal augurer. Et six mois plus tard, exactement, je voyais l'amour et le bonheur venir à moi avec le visage aux yeux clairs de cette belle fille qui allait un jour devenir ma femme, droite et fidèle jusqu'à la mort. Fidèle au-delà de la mort : elle m'attend derrière la grande porte noire, je veux en être sûr. Mais il est affreux de vivre dans la séparation et de savoir que nous ne pourrons nous retrouver que par ma propre mort. La torture par l'espérance, et encore par une espérance qu'il faut à chaque instant remettre en question. »

Par automatisme, il s'est arrêté à un feu rouge, attendant que les autos traversent le pont. Un court frisson le saisit et il enfonce plus profondément les mains dans les poches de son imperméable. Souhaiter mourir et en même temps le redouter, telle est la condition humaine, et il sait trop bien n'être pas le seul dans ce cas, mais, évidemment, n'en tire aucune consolation. Le feu passe au vert (comme il est irritant d'être contraint d'obéir bêtement à une mécanique!), et il reprend sa marche. Oui, c'est toujours cela qu'il faut faire : continuer à avancer, même si c'est dans la nuit plu-

vieuse, même dans la solitude et la tristesse. La tâche était sans doute moins dure — et encore ? — quand son métier tenait une place importante dans sa vie : le travail, et le contact quotidien avec des garçons et des filles éternellement jeunes, puisqu'à chaque rentrée, alourdi par une année de plus, il trouvait un auditoire qui, lui, avait toujours le même âge. Jeunesse, souvent difficile à comprendre, parfois inconsciemment cruelle, et cruelle du seul fait de sa jeunesse devant un professeur vieillissant. Et pourtant intuitive : il se souvenait avec reconnaissance de cette classe qui, sans rien dire, par sa compréhension, sa réceptivité, avait cherché et réussi à l'aider, l'année de son deuil.

Plus de métier maintenant, et cette sensation rongeuse de ne plus être utile à qui que ce soit, malgré l'assurance contraire que lui offre l'affection de quelques amis. À quoi sert l'homme si précisément sa seule justification est de servir aux autres, et qu'il vient à en être privé ? Cette crainte d'être le serviteur inutile de la parabole qui enfouit dans la terre ses deux talents, parce qu'il ne veut pas ou ne peut les faire fructifier. Peur d'un châtement dans l'au-delà ? Pas tellement, mais surtout question de dignité : ne pas avoir été à la hauteur de ce que l'on aurait pu et dû faire, attitude bizarrement mêlée d'orgueil et d'humilité. Mais rien n'est simple dans le cœur humain.

« Allons, tu es en train de t'égarer dans de la philosophie à la petite semaine, l'important restant non pas ce que tu n'as pas fait, mais bien ce que tu peux faire encore. Trop commode, malgré les apparences, de se laisser aller à la délectation morose ; tu sais bien que c'est une spécialité janséniste, et que le meilleur moyen de résister à cette tentation quasi suicidaire est de se limiter à l'action immédiate, même si elle est aussi simple que la tienne actuellement. Tu marches sous la pluie ? Eh bien continue à marcher sous la pluie, paisiblement, si toutefois tu en es capable. Un pas

gagné est toujours un pas gagné, même s'il t'empêche seulement de t'arrêter au bord du parapet, à cet endroit où une échelle de fer descend vers la berge, l'eau noire et ses reflets lumineux dont un susurrement perfide, au fond de toi-même, ne cesse de suggérer que ce pourrait être la solution finale, oui, la délivrance. »

Il hausse les épaules : très prosaïquement, cette eau ténébreuse et glaciale n'a vraiment rien d'attirant : la seule idée de son contact rebrousse le poil ; sans compter que le débouché de l'égout collecteur n'est pas loin. Pouah ! même si l'on voulait mourir, pas de cette sale façon. On caresse par l'imagination des effets romantiques, mais la réalité les balaye avec cruauté, tel le vomissement noir sur la robe blanche de Madame Bovary à son lit de mort. Et surtout, la tentation du suicide, qui effleure chacun à un moment donné de son existence, s'est éteinte en lui, totalement. Ce n'est pas une solution : nier un problème ne le résoud pas, et il ne lui appartient pas de choisir lui-même « le jour, ni l'heure ». Alors inutile de jouer avec cette idée, ne fût-ce qu'un instant. C'est un jeu malhonnête et malsain ; mentalement, il le rejette par dessus son épaule et reste un instant comme vide de pensers, tandis que ses yeux enregistrent machinalement les lumières diverses : croix verte d'une pharmacie, clignotants jaunes des autos qui vont tourner, enseigne bleue d'un pressing (ce terme !), et plus loin le grand T au néon rouge qui marque l'arrivée du téléphérique. Défilé saugrenu des enseignes de magasin : prémaman, fourrures, Cybèle pour femmes fortes, graveur, quincaillerie du marché. . . Il finit par en être agacé. Autant quitter ces lieux et entrer dans le petit parc tout proche.

Il pousse la grille d'entrée qui lui mouille désagréablement la main et se referme derrière lui avec un bruit ferrailant. Le contact avec le sol change aussitôt : gravier jonché de feuilles mortes, fragrance humide des arbres, immobiles sous la pluie,

comme fermés sur une méditation intérieure. S'il était poète, il aimerait conter les rêves d'un orme ou d'un peuplier, plus encore d'un mélèze ou d'un bouleau. En passant il effleure de la main le tronc d'un platane, là où l'aubier blanc se montre entre les plaques d'écorce qui s'écaillent : c'est froid, mais lisse, honnête, franc. Cet arbre sait que l'hiver est tout proche, il doit concentrer toutes ses forces pour tenir bon durant la mauvaise période, ne rien livrer de sa vitalité à un univers hostile, et attendre avec patience le moment qui viendra, il ne sait pas quand, mais il viendra, l'arbre en est sûr, ce moment béni où la sève circulera à plein, où il pourra déployer toutes ses feuilles, faire ce qui est sa tâche essentielle sur terre, monter le plus haut possible vers le ciel.

« Ma foi, c'est presque une parabole que voilà. Comme je pourrais prendre modèle sur ce platane, et qu'il a raison le vieux dicton : en prendre de la graine. Exactement cela : patience et espérance, chacune de ces deux vertus exigeant l'autre. » Étonnantes créatures que ces arbres : au moment où l'automne les dépouille de leur parure d'été, au moment où tout devrait être morne tristesse, pas du tout ; ils sont capables de devenir des flambeaux de lumières jaunes et rouges que nul peintre ne peut rêver d'exprimer. Un peuplier, un mélèze, à cette époque que l'on supposerait agonie, n'est plus que beauté pure, et si émouvante qu'on reste cloué à la contempler, d'une contemplation que l'on voudrait voir ne jamais cesser. Tandis que l'homme grisonne, blanchit, se ride, se flétrit et, pis encore, s'enveloppe d'une brume de pensées sombres, à mesure qu'il sent s'approcher la mort, qu'il devrait pourtant, s'il avait de la foi gros comme un grain de sénevé, considérer ainsi que la grande transfiguration, l'éveil à la vraie lumière. Mais il est dur de se cramponner à cette certitude, quand on est seul dans la nuit et la pluie de plus en plus froide, se dit-il en suivant les allées sinueuses du parc.

« Tous les bancs sont mouillés, tous les bois sont

rouillés,

Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine. »

Elle aimait lui redire, avec une tendre ironie, ces vers de Laforgue, tandis qu'ils descendaient par le jardin du Rosaire, en automne, vers la grande ville qui grondait plus bas. Mais, alors, aucune mélancolie ; la chaleur de l'amour les menait, heureux et confiants, vers un avenir pourtant incertain : peu importait, puisqu'ils étaient ensemble pour l'affronter, chacun soutenu par l'autre en qui il avait une confiance absolue — et jamais trahie par la suite, pouvait-il se dire près de cinquante ans plus tard. Ce demi-siècle, fait de joies, de chagrins et de douleurs n'entamait rien de cette certitude de diamant. La mort avait apporté son fardeau de souffrance et d'absence, hélas, toujours aussi cruel, mais jamais le doute. Pourquoi lui vient-il soudain à l'esprit le souvenir du *Livre des quatre dames*, d'Alain Chartier ? Après le désastre d'Azincourt, quatre dames discutent pour savoir quelle est la malheureuse : le mari de la première a été tué au cours de la bataille, le second est prisonnier, le troisième s'est enfui, le quatrième a été porté disparu. Dans la mentalité du moyen âge, c'est évidemment le cas du lâche qui est le pire. « Et moi ? dans mon chagrin, pas d'incertitude, pas de séparation seulement provisoire, hélas ! La mort est irréversible, définitive. Mais rien dont nous ayons à rougir : chagrin infini, au sens exact du terme, mais pas de doutes ni de remords ; un souvenir très beau, pur, toujours vivant. »

Le froid commence à gagner dans ce sous-bois ruisselet. Il accélère le pas et, le jardin une fois traversé, aborde un vaste terre-plein qui sert de parking où se serrent frileusement des dizaines d'autos. Elles sont là, l'échine basse sous la pluie, tous feux éteints, comme en léthargie, attendant le bon plaisir de leurs maîtres, qui, en ce moment, ne doivent guère songer à elles. En longeant les rangées, il ne peut s'empêcher, par animisme, de leur prêter une sorte de conscience : ser-

vantes toujours soumises, de qui l'on attend une obéissance instantanée aux ordres, sans leur manifester aucune reconnaissance. Sinon des coups de clef anglaise, si par hasard elles viennent à renâcler : « Allons, mon pauvre vieux, te voilà nageant dans un sentimentalisme mal placé. Garde donc ta pitié pour les êtres humains. »

Par exemple, cette minable prostituée qui, sous l'avancée d'une porte, guette un client incertain : costume quasi professionnel, hautes bottes, collant rouge, et une mini-mini-jupe qui doit, théoriquement, aguicher les regards libidineux des amateurs, et, pratiquement, la faire grelotter de froid ; un visage usé, vide, blême, plaqué de rouge, traduit un âge incertain. Quand il passe devant elle, elle lui jette un bref coup d'œil désabusé, ayant aussitôt jugé que ce n'est pas un client pour elle. Quelle tristesse, quelle honte ! mais que peut-il faire pour elle, sinon ce petit bout de prière qu'il a depuis longtemps l'habitude de murmurer, toutes les fois qu'il passe devant une de ces malheureuses ? Une ville est vraiment un océan de souffrances, se dit-il, alors qu'il longe les trois porches de la cathédrale. Sous celui du milieu, voilà encore trois épaves autour d'une bouteille de gros rouge : cols relevés, joues hérissées de barbe sale, vêtements informes, souliers crevés. Ceux-là ne le regardent même pas : leurs yeux injectés de sang, larmoyants, surveillent la bouteille, avec l'amertume de ceux qui savent qu'elle sera bientôt vide, et qu'après il n'y aura plus rien — qu'à tendre sans conviction la main à des passants anonymes, pressés et indifférents, dont la seule réaction sera un écart et un froncement dégoûté du nez devant la puanteur de ces jamais lavés.

Il songe que lui-même est privilégié, indûment, sans avoir aucunement mérité de l'être. Toutes les fenêtres éclairées de toutes ces maisons peuvent cacher bien des souffrances, des abandons, des drames ; et les fenêtres éteintes peut-être pis encore. Tout à l'heure, il a vu de loin les lumières de cette

énorme cité que forment les bâtiments de l'hôpital : il se figure la somme des maux qu'ils renferment — et il se le figure avec beaucoup trop de netteté, pour les avoir trop souvent fréquentés. Abandonnés de tous, parfois, sauf de Dieu à qui rien n'est caché de ce qui se passe sous les toits de la ville. Si tant de souffrance restait stérile, le monde ne serait qu'un enfer. Il se souvient d'avoir vu amener devant la grotte de Lourdes les malades mentaux et les handicapés d'un pèlerinage hollandais, des visages abîmés jusqu'à l'inscrutable, plus terribles encore d'être coiffés du bonnet pointu national, gnomes hideux, victimes de quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. . . Voilà un lieu où le problème du malheur s'impose avec une force écrasante. On en serait broyé sur le champ si rien n'avait de sens, si le monde était absurde. Ah, pourquoi faut-il, Seigneur ? Partout où les yeux et la pensée se portent. . .

Non, il se reprend : tout n'est pas que malheur dans le monde, bien sûr. Mais seules les âmes d'élite sont capables d'adopter, de réaliser la devise de Beethoven : à la joie par la souffrance. Par association d'idées, il entend les phrases volontaires du dernier mouvement de l'Appassionata, cette conquête énergique et lucide du bonheur. Même ce reître brutal de Bismarck l'avait ressenti, qui disait : si j'entendais souvent cette sonate, je serais très courageux — Il se souvient encore qu'après la mort de sa femme, après la période d'effondrement, de stupeur mentale qui l'écrasaient, sur le conseil affectueux d'un ami, il avait écouté les *Vêpres* de Rachmaninov et y avait trouvé en effet une approche des portes du Paradis. Fermées, certes, et sombres, mais on pouvait deviner qu'il y avait derrière elles une sorte de certitude. La musique n'est-elle pas la seule à laisser parfois filtrer un rayon de lumière consolante ? Et ces Russes qui donnent la richesse profonde de leurs voix à la musique de Rachmaninov sont officiellement athées. Pourtant ils chantent avec

une émotion, une ferveur religieuse qui ne peut être feinte : il songe à l'air de la contralto, cette mélodie horizontale, si poignante, du second motet : « Mon âme, bénis l'Éternel ». Autant il déteste ces chants ineptes qu'on entend bêler dans les églises, à la messe, autant il pense que certains grands musiciens ont exprimé de la façon la plus parfaite la douleur et l'espérance de l'humanité, liées de façon indissoluble. Telle la grande phrase chantée par la basse dans le *Miserere* de la *Messe en ré*.

Une goutte froide s'insère sous le col de sa chemise : il serre plus étroitement autour de son cou les revers de son imperméable, jette sans s'arrêter un coup d'œil torve sur une fille en jean qui lui demandait s'il n'avait pas cent francs, remonte précipitamment sur le trottoir pour éviter une auto qui éclabousse le bas de ses pantalons. Il n'est pas facile de rêver, ni même de rêvasser, quand les conditions environnantes ne s'y prêtent pas. Chacun sait que Rousseau, dans sa barque, à l'île Saint-Pierre, revenait à la réalité quand le soir fraîchissait et que son estomac l'avertissait qu'il était temps d'aller retrouver Thérèse, et surtout le souper qu'elle lui avait préparé. Non qu'il fasse maintenant plus froid que tout à l'heure, mais il se sent plus pénétré d'humidité, même si son imper tient bon. Non que la faim le titille spécialement : ouvrir une boîte de conserve quelconque et mastiquer en pensant à autre chose ou à rien du tout ne lui promet aucun plaisir. Mais quoi, l'angélisme ne mène à rien. Ce corps a vieilli, c'est certain ; il ne faut pas mépriser pour autant ce serviteur fatigué, poussé par cette mauvaise poussée du jansénisme que chacun cache plus ou moins au fond de soi.

Son auto est à l'abri, au garage ; il n'est pas interdit de ramener au sec et à la chaleur son moi physique. Il a souvent ressenti le désir de partir tout droit, au hasard, de marcher dans la nuit, toute la nuit, avec l'espoir d'éprouver une sorte de rénovation au lever du jour. Mais ce n'est qu'utopie : les

montagnes, noyées de pluie, de neige et de brouillard, ne se devinent même pas. Les sombres ténèbres n'ont rien d'engageant, et le ciel est trop couvert pour qu'on puisse espérer demain une véritable aurore. L'hiver étend sa chape pesante, mais il faut croire au soleil, même quand il est caché. À Dieu, même quand il reste invisible et silencieux, comme toujours. Et pourtant, de très rares fois, n'a-t-il pas éprouvé, fût-ce indirectement, que le long doigt de Dieu était venu l'effleurer dans la solitude du pire malheur ? Ses jours sont comptés à l'âge qu'il a, et il le sait bien. Il est pourtant trop tôt pour faire le bilan de sa vie : beaucoup de souffrances, plus d'avenir, plus de bonheur. Mais aussi bien des dons précieux lui ont été accordés, et certains ne lui ont pas été retirés. Il faut trouver là le courage de tenir bon, de marcher jusqu'à la mort, en écartant ce qu'il pourrait demeurer de macabre dans cette idée. Pas de mélodrame, non ; peut-être même quelque chose de paisible dans sa tristesse.

Le voilà tout près de chez lui ; il traverse la petite place, tourne dans la rue, pénètre sous le porche de la maison où il habite et monte l'escalier. En haut vont se retrouver la chaleur des lieux familiers, les livres, les tableaux, les disques. C'est en lui-même qu'il porte les plus précieux de ses biens, les souvenirs de son amour, la certitude qu'il est toujours vivant, et ce bonheur, dont beaucoup sont dépouillés, de pouvoir porter son affection sur des êtres vivants.